DES DEVOIRS

A RENDRE

AUX MORTS,

Question envisagée sous le rapport politique et moral,

Par P.-B.-F. BONTOUX,

Représentant du peuple, député par le département des Hautes-Alpes.

Après une révolution où les passions humaines ont déployé toute leur énergie; où le faux zèle et le zèle déréglé, l'ardeur des nouveautés, le délire de l'innovation, ont trop souvent usurpé les droits de la raison et le langage de la philosophie; où, à force de dédaigner, de rejeter tout ce qui tenoit à des temps marqués de l'empreinte de la servitude, de ne vouloir ressembler en rien aux autres nations, on a brisé les liens des sociétés, renversé l'empire des vérités les plus respectables, ou du moins des erreurs les plus chères à la foible humanité; il est du devoir de l'homme qu'ont éclairé les tristes leçons de l'expérience, d'examiner, parmi cet amas de ruines, quels sont les usages, les institutions qu'on doit frapper d'un éternel oubli, et quels sont ceux qui, fondés sur la nature humaine, sur des affections inaltérables, doivent subsister aussi long temps qu'elle. Le législateur ne doit pas ressembler à l'homme qui porte sa serpe sur ses arbres, retranche, émonde les plantes de son jardin, sans consulter l'ordre du temps ni l'influence des saisons; il doit traiter l'homme comme

un être foible qui exige de sages ménagemens, qu'une lumière trop vive éblouit plutôt qu'elle ne l'éclaire : il poursuit avec un zèle infatigable les erreurs funestes, les préjugés qui peuvent servir la tyrannie ; mais il ne tente pas de triompher du pouvoir invincible de l'imagination, d'arracher du cœur des illusions douces, consolantes, et jamais pernicieuses.

Un respect religieux pour les morts a existé dans tous les temps, dans tous les pays. Tire-t-il sa source de notre orgueil, ou de ce desir naturel de nous survivre à nous-mêmes, d'occuper encore une place dans le souvenir des hommes, lorsque notre fragile dépouille n'offre plus qu'une froide poussière ? Les principes de nos passions, les sources de nos foiblesses, de nos erreurs, échappent presque toujours à notre pénétration ; nous ne voyons que les effets, et la cause se dérobe à nos regards.

Des génies supérieurs ont deviné les lois du monde physique, saisi la marche des corps célestes, soulevé une partie du voile dont la nature couvroit ses opérations ; mais aucun n'est parvenu à porter un flambeau lumineux dans le système moral de l'homme. L'énigme impénétrable du cœur humain ressemble aux questions du sphinx ; mais un nouvel Œdipe ne s'est point encore présenté pour les résoudre.

On sait le respect qu'avoient les Égyptiens pour les tombeaux de leurs ancêtres ; les Chinois, qui sont aujourd'hui ce qu'ils étoient il y a deux mille ans, conservent avec une pieuse vénération les dépouilles de leurs pères ; les Grecs, les Romains, faisoient des cérémonies funèbres une partie importante de leur culte. Enée s'arrête pour rendre les derniers devoirs à la femme qui avoit nourri son enfance, et pour faire célébrer des jeux sur la tombe de son père Anchise. Les peuples sauvages s'accordent en ce point avec les peuples civilisés : les Scandinaves consacroient à leurs morts le sommet des plus hautes montagnes ; les Germains, les Gaulois, la sombre enceinte des forêts. Les Américains disent à l'ennemi qui veut les forcer de quitter leur contrée natale : « Dirons-nous aux ossemens » de nos pères, Levez-vous, quittez cette terre, suivez-nous » ? Que cette exclamation est sublime ! Ce n'est point le champ qui les nourrit, la cabane qui les abrite, les arbres, les plantes qui embellissent leur séjour, qui attacherent les hommes de la nature à leur patrie ; ils ne regrettent que le cercueil de leurs pères ; c'est pour défendre ces vénérables restes qu'ils endurent les combats, les fatigues et la mort. Les Tartares construisent des huttes sur le sépulcre de leurs parens. Le voyageur, fatigué de parcourir les champs presque déserts de ce peuple nomade, apperçoit de loin un de ces cimetières ; trompé par l'apparence, il y porte ses pas ; il croit être prêt à converser avec des hommes ; il s'approche, il s'arrête, il interroge ; personne ne lui répond. Ce morne silence

l'avertit qu'il est le seul être animé dans ces lieux funèbres, et que ces simples monumens couvrent des tombeaux. Il s'attriste : mais de grandes idées, des réflexions profondes, viennent occuper son esprit ; il voit qu'au pied du Caucase, au bord du Tanaïs, aux rives de la Seine ou du Guadalquivir, l'homme presque sauvage, comme l'homme civilisé, est animé par les mêmes sentimens, mu par les mêmes affections. Les poètes ne sont jamais plus touchans que lorsque leur muse éplorée s'assied sur les tombeaux. Virgile fait couler nos larmes sur le cercueil de Polydore, comme sur le bûcher de Didon. Gesner, ce grand peintre de la nature, n'est jamais plus tendre, plus pathétique, que lorsqu'il conduit une bergère innocente pleurer sur la tombe de sa mère ? Qui n'a point été ému des lamentations paternelles d'Young, forcé, sous un ciel étranger, de rendre de ses propres mains les derniers devoirs à sa fille ? Que le chantre de Pharsale est sublime, lorsqu'il peint un soldat de Pompée recueillant, sur le rivage barbare d'Alexandrie, les restes précieux de ce grand homme, élevant un bûcher sur cette terre inhospitalière, et recueillant ses cendres précieuses, le seul trésor qu'il puisse offrir à l'illustre et infortunée Cornélie !

Dans ces jours desastreux dont le souvenir sera long temps un supplice pour les contemporains, et un sujet de surprise, d'indignation, d'horreur, pour la postérité, on n'avoit pas plus d'egard pour les morts que de piété pour les vivans ; la tyrannie eût fait un crime de donner quelques marques de sensibilité au sort de ses nombreuses victimes : plus active que la peste, sa faux cruelle portoit en un même jour le ravage et le deuil sur tous les points de la République ; on se familiarisoit avec les tristes images du trépas, non pas pour le braver avec courage, mais pour tomber sans résistance sous les coups de ses innombrables ministres. On gravoit alors sur l'entrée des cimetières, *La mort est un sommeil éternel.* Cette sentence, dictée par le crime en délire, affreuse dans tous les temps, l'étoit bien plus encore dans ces jours de destruction où la vie ne tenoit qu'à un fil, où cette prétendue nuit éternelle menaçoit à chaque instant de s'ouvrir pour chacun de nous. Les dominateurs farouches qui régnoient alors, non contens de transformer la terre en un séjour de supplices et d'horreurs, prétendoient encore nous enlever les douces illusions de l'espérance.

En appelant l'attention du législateur sur ce triste et important sujet, je ne prétends pas réveiller les prétentions du sacerdoce ni fournir à la superstition les moyens de sortir de sa cendre. Je réclame cette décence qui doit présider à tous les actes de la vie, et qui doit suivre l'homme jusqu'à son dernier terme. Nous connoissons tous l'empire des préjugés ; nous savons que l'homme, toujours foible lors même qu'il n'est point superstitieux, porte son inquiétude sur les soins inutiles qu'on donnera à ses fragiles restes :

la tyrannie de Joseph II, la tyrannie plus accablante encore des seigneurs de l'empire, ne peut forcer leurs paysans à chercher loin du sol qui les a vu naître plus d'aisance, et sur-tout plus de liberté. Joseph, qui se croyoit un législateur, parce qu'en tolérant les abus les plus oppressifs il poursuivoit quelques préjugés, Joseph ordonne qu'on inhume les morts dans la chaux vive, et cet édit fait ce que n'avoient pu opérer les corvées perpétuelles, la misère, la servitude : le paysan du Tyrol, de la Transylvanie, s'empresse de quitter un pays où son corps n'aura pas le privilége de pourrir sous quelques pieds de terre. En contemplant ces faits, le philosophe gémit et déplore la foiblesse humaine : mais en envisageant cette question sous un rapport purement politique et moral, elle est du nombre de celles qui doivent occuper le législateur ; car, pour attacher fortement à la patrie, il faut que l'ordre, la décence, la dignité, portent par-tout leur auguste empreinte, inspirent au citoyen la plus haute idée de sa condition ; qu'à l'instant de sa mort, comme dans toutes les époques de sa vie, on s'apperçoive qu'il est ou qu'il fut membre d'une société où le sublime caractère, où la grandeur de l'homme brillent dans tout leur éclat.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Prairial, an IV.